

de détruire la religion, l'armée et la marine de la France.

Après la loi Combes votée contre l'enseignement religieux, a surgi l'enquête Pelletan, qui prouve surabondamment combien le ministre de la rue Royale se soucie peu des défenses navales de sa patrie. Puis, c'est le général André qui commet de nouvelles frasques et force un officier de la plus grande valeur à quitter le service actif.

J'ignore encore les détails de cette affaire. Il paraîtrait que Marchand, invité par le Tsar à suivre les opérations de guerre russes, se serait vu refuser un congé qui lui aurait permis de complaire au désir du monarque ami et allié de la France. Sur ce, le colonel du quatrième d'infanterie de marine; en présence d'un ostracisme aussi manifeste, aurait écrit à la presse une lettre ouverte, qui lui vaudrait trente jours d'arrêts de rigueur et l'acceptation de sa démission. Cela ne l'empêcherait pas de convaler bientôt en justes noces avec une veuve Heriot, qui, soit dit entre parenthèses, est richissime.

De tout ceci, il ressort que l'on a dû volontairement froisser la susceptibilité de Marchand. Pour moi, qui l'ai connu en 1887, quand il n'était qu'un petit sous-lieutenant de "marsouins" à Toulon, la chose ne fait pas l'ombre d'un doute.

Jusqu'à ce jour, la conduite du héros explorateur a été excessivement franche et loyale. Ce soldat a l'âme trempée comme l'épée d'un preux, il l'a prouvé et il ne saurait faillir à son devoir. Ce sont donc ses chefs qui, jaloux de sa popularité, veulent briser sa carrière; l'avenir leur en tiendra compte, et le général André, entre autres, assume une lourde responsabilité vis-à-vis de l'histoire, en frappant le vaillant et noble soldat qu'est le colonel Marchand.

* * *

Combien paisible est notre Canada, si on le compare aux pays où l'on traîne des sabres et où l'on fabrique des torpilles. Dimanche dernier, à la campagne, par une des premières belles journées de printemps, je ne pouvais m'empêcher de penser à cela.

Ma pensée volait d'Halifax à Vancouver, je me disais: l'armement de ce pays est nul, puisse-t-il en être longtemps encore ainsi, et puisse seul le bruit des charrues troubler la quiétude de ses plaines immenses.

Que chaque Canadien soit un patriote prêt à défendre le sol natal, fort bien; mais qu'il se garde de s'éprendre des glorioles impérialistes, cela finit toujours par jouer de vilains tours. Et dans les champs que je parcourais, les oisillons, revenus d'on ne sait où, pépiaient et semblaient m'approuver.

Bien qu'il se fasse un peu tirer l'oreille pour

nous favoriser de ses douceurs, c'est enfin le printemps qui nous sourit. Au Canada, le mot douceurs est de rigueur en cette saison. N'est-ce pas celle des sucres!

Aussi, pour le chanter ce printemps, je vous cite chers lecteurs, un joli sonnet estrambote de Louis-Xavier de Ricard, que j'ai retrouvé dans une édition assez rare. Ce motif de l'éternelle chanson, comme disent les Rostand, parlera tendrement à plus d'un cœur, j'en suis sûr. Le voici :

Voici la saison fraîche et rose
Où, se levant dans un ciel pur,
Le soleil jaune et blond arrose
Les pâleurs moites de l'azur.

L'Hiver, accroupi dans la pose
D'un vieux mendiant contre un mur,
Grelotte à l'Occident morose
Que remplit un brouillard obscur.

Mais, se déroulant comme une onde,
Une large lumière inonde
L'Orient vague et radieux.

Que les rimeurs de pastorales
Alternent en stances égales
Les gloires des fleurs et des cieux;

Moi, je chante un hymne candide
A l'amour dont l'aurore humide
Se lève et grandit dans tes yeux.

On a bien raison de dire que la belle poésie ne saurait ni vieillir ni passer de mode. Certains cris, certains soupirs du cœur humain seront éternellement modulés de la même façon!

L. d'ORNANO.

GUILLAUME II ET ALPHONSE XIII À VIGO

Au cours de son voyage à bord du "Koenig-Albert", l'empereur Guillaume II s'est arrêté à Vigo pour y saluer le roi d'Espagne. C'était la première fois que les deux souverains se rencontreraient. Et il semble même que l'empereur allemand ait mis quelque empressement à hâter l'heure de cette entrevue, car, attendu seulement le mercredi 16 mars à Vigo, il y arrivait dès le 15. Si bien que, selon le mot de Louis XIV, il faillit attendre.

Mais, dans la soirée, un train spécial amenait le roi d'Espagne, qui aussitôt s'embarquait, à six heures, à bord de son yacht "Giralda" pour aller saluer son impérial visiteur. Celui-ci, désireux sans doute d'apparaître tout d'abord à son hôte dans un cadre un peu plus guerrier que la cabine de luxe d'un simple transatlantique, — car nous avons dit qu'il avait frété, pour ce voyage, un paquebot du "Norddeutscher Lloyd", — s'était transporté à bord du croiseur "Friedrich-Karl", qui escorte le "Koenig-Albert" et sert au souverain de lieu de ré-



L'empereur d'Allemagne et le roi d'Espagne sur le pont de la "Giralda."

ception. A huit heures, Guillaume II rendait au roi sa visite, et, un peu plus tard, un dîner, qui n'avait sans doute pas été improvisé, réunissait les deux souverains et leur suite à bord du "Koenig-Albert".

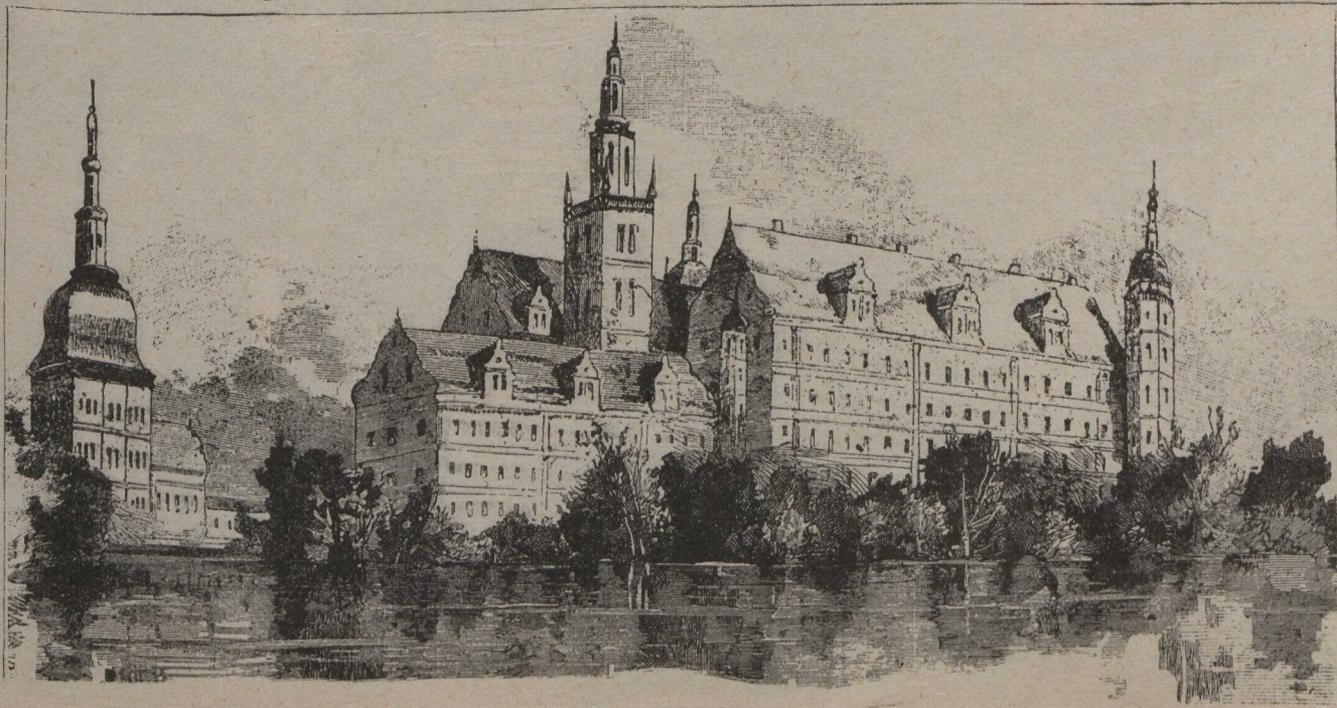
Les habitants de Vigo avaient espéré que l'empereur descendrait à terre et visiterait leur ville. Ils furent déçus. Les deux souverains passèrent leur temps à échanger des visites soit sur le "Friedrich-Karl", soit sur la "Giralda", et à faire une promenade en mer aux alentours de Vigo.

Dans l'après-midi du 16 mars, le "Koenig-Albert" et le "Friedrich-Karl" levaient l'ancre. Mais, avant de prendre congé d'Alphonse XIII, on pense bien que Guillaume II ne pouvait manquer de l'annexer "à la suite" de sa marine: il le nomma amiral allemand. Ainsi, jadis Alphonse XII était revenu de Berlin colonel allemand.

On assure d'ailleurs que les deux souverains se sont réciproquement beaucoup plu. Un des hauts personnages de la suite de Guillaume II aurait même laissé déborder son enthousiasme pour Alphonse XIII dans cette phrase lapidaire, écho, évidemment, de l'opinion du maître: "Il est très sympathique. Je le porte dans mon cœur."

NOS SOUVERAINS AU DANEMARK

Les dernières dépêches annoncent que Sa Majesté Edouard VII et la reine Alexandra, qui viennent de terminer leur visite à la cour danoise, où ils sont allés assister aux fêtes données en l'honneur du roi Christian, leur père et beau-père, à l'occasion de son quatre-vingt-septième anniversaire; ont failli être victimes d'un accident de chemin de fer. Heureusement, les souverains britanniques en furent quittes pour un simple retard. Nous publions ci-contre une belle vue du château de Frederiskborg, que les monarques anglais ont habité durant leur séjour au Danemark.



CHATEAU DE FREDERISKBORG